

La gloire et le spleen de Moravia

Proche de la mort, le grand romancier italien écrit des poèmes. À découvrir.

PAR CLAUDE ARNAUD

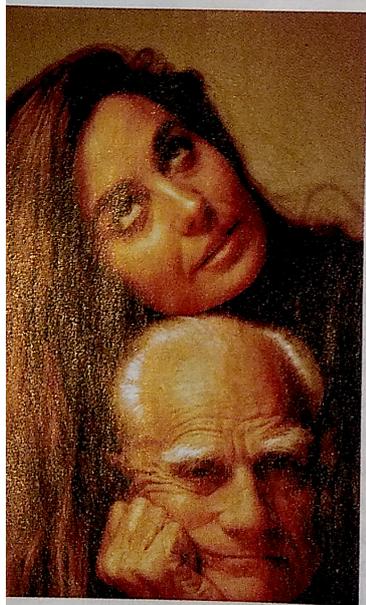
Il eut pratiquement tout. La gloire à 21 ans avec *Les Indifférents* (1929), peu après une première nouvelle écrite directement en français. Six décennies de succès mondiaux (*Le Conformiste*, *Le Mépris*, *L'Ennui...*), couronnés par d'innombrables adaptations (Bertolucci, Godard, De Sica, Cédric Kahn...). Une épouse d'exception, la romancière Elsa Morante (*L'Île d'Arturo*), une complicité sans faille avec un génie pluriel comme Pasolini, des

compagnes aussi séduisantes que douées (Dacia Maraini, Carmen Llera), et l'amitié d'idoles comme la Callas. Tout sauf le Nobel, qu'il rata 15 fois.

Pourtant, Alberto Moravia s'ennuie, chaque jour que Dieu fait. Un fléau qui le poursuit depuis l'âge de 9 ans, où il contracte une tuberculose osseuse qui l'immobilise dans divers sanatoriums huit ans durant, dont une partie à lire et l'autre à écrire *Les Indifférents*. Certains ne sentent pas la douleur? Lui souffre d'une sorte d'indifférence à tout, même aux récits qu'il compose, d'une transparence d'eau de roche. Le passé ne l'intéresse pas – il n'a pas eu de jeunesse – et il n'a pas foi en l'avenir. Son œuvre déborde d'antihéros nés fatigués, de regardeurs passifs, de velléitaires contrariés. La société? Un agrégat de solitaires n'ayant ni la nostalgie d'une vie antérieure ni même le vague espoir d'un paradis laïc: l'anti-Proust, l'anti-Hugo, l'anti-tout.

Moravia écrit pourtant chaque jour. Par hygiène, parce qu'il ne sait rien faire d'autre. Lui qui met la poésie plus haut que tout, lui qui se sent un imposteur comme écrivain en vient à composer des poèmes, à la fin de sa vie. Les plus mélancoliques pourraient être signés Pessoa, en plus limpides, les plus désespérés font penser à des aphorismes de Cioran nimbés de rêve: tous sont puissamment personnels. Comme si Moravia revivait le spleen de sa jeunesse, aggravé par l'approche de la mort, note finement en préface René de Ceccatty, son traducteur et biographe. Privé de passé par sa maladie et sa précocité, Moravia voit son être fondre comme neige au soleil.

Difficile de traduire plus simplement l'impression de n'être pas grand-chose, alors même qu'on a ■■■



Compagnie. Alberto Moravia et Carmen Llera à Rome en 1984.